

AU-DESSOUS DU PLAN ZÉRO. (XVe-XVIIIe siècles) (1).

FERNAND BRAUDEL

du Collège de France et ancien professeur à l'Université de São Paulo.

Le bout de la nuit, c'est l'univers des sans travail, des mendians, des vagabonds, des itinérants de toute origine. Aucune société, entre XVe et XVIIIe siècle, qui n'étaie ces plaies béantes.

En Occident où les choses nous sont mieux connues qu'ailleurs, tout s'est passé comme si la profonde division de l'ensemble du travail, aux XIe et XIIe siècles — villes d'un côté, campagnes de l'autre — avait laissé hors du partage, et à titre définitif, une masse de malchanceux pour qui il n'y a plus eu d'emploi; les voilà, de ce fait, "inutiles à la communauté", comme le dira plus tard un Intendant. La responsabilité n'en revient pas seulement au social, avec ses iniquités ordinaires, mais aussi à l'économique, en raison de son impuissance congénitale. Beaucoup de ces inactifs vivotent, trouvent, ici ou là, quelques heures de travail, un gîte temporaire, mais les autres, les infirmes, les vieux, les trop jeunes, ceux qui sont nés et ont grandi sur les routes, n'entrent plus ou très mal dans la vie active, ou bien, une fois exclus, n'y rentrent plus. Cet enfer de la société a ses degrés de déchéance, reconnus par les contemporains (et les historiens à leur suite): les pauvres, les mendians, les vagabonds.

Est pauvre tout individu qui vit péniblement de son travail, au jour le jour. Qu'il perde sa vigueur physique, par suite de l'âge, de la maladie, d'une infirmité; que la mort frappe l'un des époux; que les

(1). — Ces pages sont extraites de mon livre *Économie et Capitalisme, XVe-XVIIIe siècles*, Armand Colin éditeur, Paris. Le livre paraîtra probablement en 1975. Les présentes pages s'insèrent dans le chapitre V, "Capitalisme et sociétés".

enfants soient trop nombreux, le pain trop cher, l'hiver plus rigoureux qu'à l'ordinaire; que les employeurs refusent l'embauche; que l'économie languissante fasse tomber les salaires; qu'un paysan soit évincé par son créancier — la victime devra trouver des secours pour survivre jusqu'à des temps meilleurs. Un pas de plus, et elle se trouve à la porte de la mendicité où, au contraire de ce que disent les bons apôtres, on ne vit pas "sans soucy, aux dépens d'autrui".

Jadis le pauvre était dit l'envoyé de Dieu, celui même dont le Christ pouvait prendre l'apparence. Ce sentiment de respect, de compassion sans mépris tend à disparaître, la mutation se faisant au XVI^e siècle, dit-on, sans doute plus tard. Abusif, paresseux, dangereux, haïssable, c'est l'image qui peu à peu se dessine du pauvre dans une société qui change d'attitude, effrayée par le flot montant des errants. Les mesures se multiplient contre la mendicité publique jugée intolérable (ainsi dans les villes allemandes en 1384, 1400, 1442, 1446, 1447...), puis contre le vagabondage de plus en plus surveillé, contrôlé, finalement tenu pour un délit en soi. Arrêté, le vagabond est fustigé, on lui rase la tête, on le marque au fer rouge; on le menace, s'il récidive, de le pendre, de l'étrangler "sans forme ny figure de procès", de l'envoyer aux galères. Et la menace est suivie d'effet. De temps à autre, une rafle met les mendiants valides au travail: ils cureront les fossés, ou répareront les murailles de la ville. En 1547, le Parlement anglais décide même que les vagabonds seront, ni plus ni moins, réduits en esclavage. Mesure vraiment radicale! Elle sera rapportée, deux ans plus tard, pour ce motif notamment: on n'a pu décider qui, des personnes privées ou de l'État, recevrait en nue propriété ces esclaves et se chargerait de les mettre au travail. L'idée, en tout cas, est dans l'air. Augier Ghislain de Busbecq (1522-1572), et humaniste exquis, observateur curieux qui représenta Charles Quint auprès de Soliman le Magnifique, se demande tout de go

"s'il ne seroit pas plus avantageux que nous eussions des esclaves en Chrétienté, au lieu de tant de gueux, de fainéants et de coquins qui se font pendre".

Et finalement c'est bien la solution qui prévaudra, au XVII^e siècle, car l'emprisonnement, les travaux forcés, n'est-ce pas, à vrai dire, une solution esclavagiste? Partout les vagabonds sont mis sous clef, en Italie dans les *alberghi dei poveri*, en Angleterre dans les *workhouses*, en Allemagne dans les *Zuchthäuser*, à Paris dans les "maisons de force": le Grand Hôpital créé à l'occasion du "grand renfermement" des pauvres de 1656, la Bastille, le Château de Vincennes, St-Lazare, Bicêtre, Charenton, la Madeleine, Ste-Pélagie.

Et, bien sûr, ces mesures n'extirpent pas le mal. Ce qui sauve ou mieux ce qui perpétue les gueux, depuis toujours, c'est leur nombre. En mars 1545, ils sont d'un seul coup plus de 6.000 à Venise; en 1587, à la mi-juillet, 17.000 se présentent sous les murs de Paris. Les pauvres secourus à Lyon sont 8.000, en 1531; 7.000, en 1597; 18.000, en 1627. A Lisbonne, au XVIII^e siècle, en permanence

“10.000 vagabonds... dorment au hasard, matelots en mraude, déserteurs, gitans, colporteurs, nomades, mendiants et coquins de tout genre”.

La ville qui, sur son pourtour, s'égrène en jardins, terrains vagues et ce que nous appellerions des bidonvilles, est, chaque nuit, en proie à une insécurité dramatique. Des rafles policières intermittentes envoient pêle-mêle délinquants et pauvres diables comme soldats d'office à Goa, l'énorme et lointain pénitencier du Portugal.

Mais partout la police est impuissante contre une masse oscillante qui rencontre partout des complices, ne serait-ce parfois que celle des vrais gueux installés au cœur des grandes villes, y constituant de petits univers fermés, agiles, avec leur hiérarchie propre, leurs “quartier de mendicité”, leur recrutement, leur argot, leurs cours des miracles. San Lucar de Barrameda, près de Séville, rendez-vous des chenapans et des mauvais garçons, est une citadelle intouchable, étendant le réseau de ses complicités jusque parmi les *alguazils* de la grande ville voisine. La littérature, en Espagne, puis hors d'Espagne, a encore grossi leur rôle; elle a fait du *picaro*, le mauvais garçon par excellence, un héros de prédilection, l'homme capable à lui seul, en se jouant, de mettre à feu une société bien en place, comme un brûlot jeté sur un bateau insolent. Mais ce rôle glorieux, “gauchisant”, ne doit pas trop faire illusion.

Malgré la montée économique, peut-être même à cause de la mentée démographique, le paupérisme s'accentue avec le XVIII^e siècle. Aucun doute: le flot des misérables grossit encore. A Cologne, ils représenteraient la moitié de la population; à Cracovie 30%. Ces chiffres sont probablement forcés. Toutefois, une étude récente (1970) signale à Lille, vers 1740,

“plus de 20.000 personnes secourues en permanence par la Bourse commune des pauvres et les Charités paroissiales, et, dans les rôles de capitation, plus de la moitié des chefs de famille sont exemptés pour indigence”.

A Lyon, à Nantes, dans tel bourg du Faucigny (2), même impression. Ne parlons ni des foules de Naples, ni de la misère des villes siciliennes. Il semble bien que l'Europe entière ait été logée à la même enseigne, la misère y devenant, partout, d'autant plus sensible qu'elle se confronte avec une vive montée de la richesse.

La raison en est-elle, comme le pense J.-P. Gutton (3) à propos de la France, une crise du monde rural amorcée dès la fin du XVIIe siècle, avec ses séquelles de disettes, de famines et les difficultés supplémentaires créées par la concentration de la propriété et une sorte de modernisation larvée de ce secteur ancien? Des milliers de paysans sans ressources sont jetés sur les routes. Mais qui ne pensera que la crise paysanne est, sinon permanente, du moins récurrente, que les migrations, les expulsions, les mobilités sociales à l'horizontale ont toujours plus ou moins joué leur rôle, dans les campagnes?

En tout cas, au XVIIIe siècle, tout conflue dans cette boue humaine dont nul n'arrive plus ensuite à se déprendre: les veuves, les orphelins, les éclopés (cet amputé des deux jambes qui s'expose à Paris, en 1724, sans vêtement), les compagnons en rupture de ban, les manœuvres qui ne trouvent plus d'embauche, les prêtres sans prêbende ni demeure fixe, les vieux, les victimes d'incendies (les assurances commencent à peine), les victimes des guerres, les soldats et même les officiers réformés (ceux-ci hautains, parfois exigeant l'aumône), les prédicants vagabonds, avec ou sans mandat,

“les servantes engrossées, les filles-mères chassées de partout”,

et les enfants, envoyés

“au pain ou à la maraude”.

Sans compter les musiciens ambulants dont la musique est l'alibi, ces

“joueurs d'instrument qui ont les dents aussi longues que leurs vieilles et le ventre aussi creux que leurs basses”.

Souvent se mêlent aux rangs de la maraude ou du brigandage les équipages des navires mis à terre et, sans fin, les soldats débandés.

(2). — Vallée de l'Arve, dans les Alpes de Savoie.

(3). — *La Société et les pauvres. L'exemple de la généralité de Lyon. 1534-1789.* 1971.

L'armée a des liens avec ce sous-prolétariat dont elle est le refuge, sinon l'exutoire: les rigueurs de l'année 1709 ont donné à Louis XIV l'armée qui sauvera le pays, en 1712, à Denain. Mais la désertion est un mal endémique, en temps de paix et plus encore en temps de guerre. En juin 1757, au début de ce qui va être la guerre de Sept Ans,

“la quantité de déserteurs qui passe journallement [à Ratisbonne], raconte un avis, est incroyable; ces gens qui sont de toutes les nations ne se plaignent la plupart que de la trop rigide discipline, ou bien qu'on les a enrôlés par force”.

Passer d'une armée à l'autre, l'accident est banal lui aussi. En ce mois de juin 1757, les soldats autrichiens, mal payés par l'Impératrice,

“pour se tirer de la misère prennent service chez les Prussiens”.

Des prisonniers français de Rossbach combattent parmi les troupes de Frédéric II et le comte de la Messelière, stupéfait, les voit surgir d'un taillis, à la frontière de la Moravie (1758), avec

“leurs habits du régiment du Poitou”,

au milieu d'une vingtaine d'uniformes russes, suédois et autrichiens.

Le déracinement social, à une telle échelle, avec une telle persistance, se pose comme le plus gros problème de nos sociétés anciennes. Nina Assodorobraj, sociologue avertie, l'a étudié dans le cadre de la Pologne du XVIII^e siècle finissant, dont la population flottante — paysans migrants, nobles déchus, juifs misérables, indigents urbains de tout poil — a tenté les premières manufactures du Royaume, à la recherche de main-d'œuvre. Mais leur embauche est restée insuffisante pour résorber tant d'indésirables et, qui plus est, ceux-ci ne se laissent pas facilement piéger et domestiquer. C'est l'occasion de constater qu'ils forment une sorte de non-société.

“L'individu, une fois détaché de son groupe d'origine, devient un élément éminemment instable, aucunement lié à un travail précis, ni à une maison, ni à un seigneur. On peut même hardiment affirmer qu'il se dérobe consciemment à tout ce qui pourrait renouer de nouveaux liens de dépendance personnelle et stable, à la place des liens qui viennent de se rompre”.

Ces remarques vont loin. En effet, on aurait pu penser *a priori* qu'une telle masse d'hommes inoccupés pesait sans fin sur le marché

du travail — et elle a pesé certainement, au moins en ce qui concerne les travaux agricoles d'urgence, intermittents où chacun se précipite, ou les multiples travaux non qualifiés dans les villes. Mais elle a eu relativement moins d'influence sur le marché ordinaire du travail qu'on ne le supposerait, dans la mesure où elle n'était pas systématiquement récupérable. Plus tard, avec l'industrie moderne, il y aura passage direct, rapide en tout cas, de la campagne ou de l'artisanat à l'usine. Le goût du travail, ou la résignation au travail n'auront pas le temps de se perdre en un si bref chemin.

Ce qui désarme le sous-prolétariat des vagabonds malgré la crainte qu'il inspire, c'est son manque de cohésion; ses violences spontanées sont sans suite. Ce n'est pas une classe, c'est une foule. Quelques archers du guet, la maréchaussée sur les chemins ruraux suffisent à la mettre hors d'état de nuire. S'il y a des larcins et des coups de bâton lors d'arrivées de manœuvres agricoles, ou quelques incendies criminels, ce sont des incidents que se noient dans l'épaisseur normale des faits divers. Les "faynéants et vagabonds" vivent à l'écart et les bonnes gens essaient d'oublier cette

"lie du peuple, l'excrément des villes, la peste des Républiques, matière à ornements de gibets... il y en a tant et de tous costés que il seroit assés dificil de les compter et ne sont propres... que pour mettre en galère ou à pendre pour servir d'exemples".

Les plaindre? Pourquoi donc?

"J'en ay oy discourir, et apris que ceux qui avoient accusé tumé ceste sorte de vie ne pouvoient la quicter; ils n'ont aucung soing, ne payent ny ferme, ny taille, n'apréhendent pas de rien perdre, sont indépendants, se chaufent au soleil, dorment, rient tout leur saoul, sont par tout chés eux, ont le ciel pour couverture et la terre pour matelats, sont oiseaux pasagers qui suivent l'esté et le beau temps, ne vont que en peis gras où on leur donne et où ils treuvent à prendre... sont libres par tout... et enfin ne se soucient de rien".

A cette peinture idyllique des malheurs des autres, dont j'ai déjà donné un échantillon, le lecteur aura peut-être reconnu la prose inimitable de Jean Maillefert, bourgeois de Reims, contemporain de Louis XIV.

De l'enfer, peut-on sortir? Parfois, oui, mais jamais à soi seul, jamais sans accepter aussitôt une étroite dépendance d'homme à hom-

me. Il faut rejoindre les rives d'une organisation sociale, quelle qu'elle soit, ou en fabriquer une de toutes pièces, avec ses propres lois, à l'intérieur de quelque contre-société. Les bandes organisées de faux-sauniers, de contrebandiers, de faux-monnayeurs, de brigands, de pirates, ou ces groupements et catégories à part que sont l'armée et la vaste domesticité — voilà à peu près les seuls refuges pour rescapés qui refuseraient l'enfer. Insistons sur l'organisation. Car la fraude, la contrebande, pour être, reconstituent un ordre, des disciplines, des solidarités. Le banditisme a ses chefs, ses concertations, ses cadres si souvent seigneuriaux. Quant à la course et à la piraterie, elles supposent derrière elles pour le moins une ville: Alger, ou Pise, ou la Valette, ou Segna, bases indispensables des corsaires barbaresques, des Chevaliers de Saint-Étienne, des Chevaliers de Malte et des Uscoques, ennemis de Venise. Et l'armée, toujours repeuplée malgré sa discipline impitoyable, s'offre comme un asile de vie régulière; c'est par la désertion qu'elle rejoint l'enfer.

Enfin la "livrée", l'immense monde de la domesticité, le seul marché du travail toujours ouvert et largement ouvert. Chaque montée démographique, chaque crise économique y multiplient les arrivées. A Lyon au XVI^e siècle, selon les quartiers, les domestiques représentent 13 à 26% de la population. Dès qu'une famille n'est pas restreinte à se loger dans une seule pièce, elle peut abriter des servantes, des domestiques. Le paysan lui-même a ses valets. Et tout ce bas monde doit obéir, même quand le maître est sordide. Il est d'ailleurs difficile de choisir son maître; on est choisi par lui et tout domestique qui quitte sa place ou est congédié, s'il n'en retrouve une autre sur-le-champ, est tenu pour vagabond: les filles sans embauche, surprises dans les rues, sont fouettées, tondues, les hommes envoyés aux galères. Un vol, un soupçon de vol, c'est la corde. Malouet, le futur Constituant, raconte que, volé par un domestique, il apprend avec horreur que celui-ci, rattrapé et jugé, sera dûment pendu et devant sa porte. Il le sauve de justesse (4). S'étonnera-t-on dans ces conditions que la "livrée", le cas échéant, donne un coup de main aux mauvais garçons quand il s'agit de rosser un chevalier du guet? Et aussi que le pauvre Malouet ait été fort mal payé de retour par le serviteur malhonnête qu'il avait arraché à la potence!

Je n'ai mis ici en cause que la société française — je la connais mieux qu'une autre — mais elle ne constitue certainement pas une exception. Partout le Roi, l'État, la société hiérarchisée exigent l'obéissance. L'homme misérable a le choix, au bord du gouffre de la mendi-

(4). — *Mémoires de Malouet, publiés par son petit-fils le baron Malouet.* Paris, 1874, deuxième édition, tome premier, pp. 48 et suivantes.

cité, ou d'être tenu, ou d'être abandonné. Je suis sûr, avec Arlette Fage, que la misère offre "une façon de lire la société", un psychanalyste dirait: "de l'entendre". Quand Jean-Paul Sartre, au seuil d'une campagne présidentielle (avril 1974), écrit qu'il faut rompre la hiérarchie, interdire qu'un homme dépende d'un autre homme — il dit à mon avis l'essentiel. Mais est-ce possible? C'est là un autre problème. En tout cas, dire société, c'est dire hiérarchie. Toutes les distinctions de Marx, l'esclavage, le servage, la condition ouvrière, évoquent sans fin des chaînes. Que ce ne soient pas les mêmes chaînes ne change pas grand chose à l'affaire. Supprime-t-on un esclavage, un autre surgit. Les colonies d'hier, les voilà libres. Tous les discours le disent, mais ils mentent. Les chaînes du Tiers Monde font un bruit d'Enfer.

* * *

*

FERNAND BRAUDEL

Né le 24 août 1902 à Luméville-en-Ornois, Meuse.

Licencié ès-lettres, juillet 1921, Agrégé d'histoire, 7 août 1923.

Docteur ès-lettres, 1er mars 1947.

Professeur aux lycées d'Alger (1924-1932), Pasteur, Condorcet et Henri IV à Paris (1932-1935).

Professeur à la Faculté de Philosophie, Sciences et Lettres de São Paulo, Brésil (1935-1937).

Directeur d'Études à l'École Pratique des Hautes Études, depuis octobre 1937 (Histoire des Peuples ibériques et de la Méditerranée Occidentale du Moyen-Age au XVIIIe siècle).

Professeur au Collège de France depuis novembre 1949.

Président de la Sixième Section de l'École Pratique des Hautes Études, Paris, (1956-1972).

Administrateur de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, depuis 1962.

Directeur de la revue *Annales, Economies, Sociétés, Civilisations*, depuis 1947.

Titres académiques:

Docteur Honoris Causa des Universités de:

- São Paulo, 1947.
- Bruxelles, 1959.
- Oxford.

- Madrid 1965.
- Genève, 1965.
- Varsovie, 1967.
- Cologne.
- Chicago, 1968.
- Florence, 1970.
- Padoue, 1970.
- Cambridge, 1970.
- Londres (1974).
- Hull (1974).

Membre correspondant de:

- Sociedade de Estudos Históricos (São Paulo), 1945.
- Académia de la Historia de Buenos Aires, 1947.
- British Academy, 1962.
- American Economic Society.
- Académie des Sciences de Pologne (Varsovie).
- Real Academia de la Historia de Madrid, 1963.
- American Philosophical Society, 1964.
- Heidelberger Akademie des Wissenschaften, 1964.
- Bayerische Akademie des Wissenschaften, 1964.
- Académie des Sciences de Belgrade.
- Academia Ligura di Scienze e Lettere de Gênes.
- American Academy of Arts and Sciences, 1970.

Décorations:

- Officier de la Légion d'Honneur.
- Palmes Académiques (Commandeur).
- Commandeur de l'Ordre de la Polonia Restituta.
- Commandeur de l'Ordre National du Mérite.
- Chevalier de l'Ordre du Mérite de la République italienne.

Publications:

Principaux articles:

- "Les Espagnols et l'Afrique du Nord, 1492-1577", in *Revue Africaine*, 1928;
- "De l'or du Soudan à l'argent d'Amérique", in *Annales E. S. C.*, 1946;
- "Misère et banditisme", *ibid.*, 1947;
- "Présence de Lucien Febvre", in *Éventail de l'histoire vivante*, 1953;
- "La Méditerranée du XVIIe siècle" in *Storia e economia*, 1955;

- "Histoire et Sciences Sociales: la longue durée", in *Annales E. S. C.*, 1958;
- "La démographie et les dimensions des sciences de l'homme", in *Annales E. S. C.*, 1960;
- "La mort de Martin de Acuna, 4 février 1585", in *Mélanges offerts à Marcel Bataillon*, 1963.

Collaboration aux volumes suivants:

- *La civiltà veneziana del Rinascimento*, 1958;
- *Decadenza economica veneziana nel secolo XVII*, 1961;
- *Dictionnaire de Sociologie*, de Georges Gurvitch, etc...

Ouvrages:

- *La Méditerranée et le Monde Méditerranéen*, A. Colin, 1949, 1ère édition, 2ème édition (1965), traductions italienne, espagnole, anglaise;
- *Navires et marchandises à l'entrée du port de Livourne (1547-1611)*, 1951, Sevpen, Paris (en collaboration avec Ruggiero Romano);
- *Le Monde actuel (les grandes civilisations du monde actuel)*, Paris, Belin, 1963;
- *Civilisation matérielle et Capitalisme (XVe-XVIIIe siècle)*, A. Colin, Paris, 1967, tome Ier, tome II à paraître;
- *Écrits sur l'Histoire*, Flammarion, Paris, 1969.